

Danielle Gerlaud

Georges Simenon inspiré par Hector Malot ?

Le lecteur de l'œuvre de Georges Simenon, en particulier des « romans durs », qui n'appartiennent pas à la célèbre série des *Maigret*, a dû regarder avec intérêt en novembre 2013 le téléfilm adapté de *L'Escalier de fer*, avec Laurent Gerra dans le rôle principal. Si ce même lecteur est un admirateur de l'œuvre d'Hector Malot et ne néglige aucun de ses romans pour adultes qui ont été récemment (re)découverts, une évidence semble s'imposer : *L'Escalier de fer*, publié aux Presses de la Cité en 1953, reprend (imite ? interprète ? réécrit ?) *Complices* publié en 1893. S'agit-il d'une intuition sans fondement ? Est-il possible de la justifier par une analyse comparative des deux textes ?

Il n'est certes pas question de parler de plagiat mais il semble que les analogies entre les deux récits peuvent enrichir aussi bien la connaissance de Simenon que l'analyse du roman d'Hector Malot.

En apparence, tout semble opposer les deux œuvres :

- *Complices* est un épais roman de 437 pages, qui multiplie les personnages, dans un cadre provincial très précis. La scène est à Oissel, près de Rouen, dans une Normandie *flaubertienne*. 35 ans après *Madame Bovary*, les héros d'Hector Malot rappellent ceux de Flaubert ; il n'y manque ni le pharmacien, ni le curé, ni les notaires ni les médecins, ni surtout la jeune femme déçue : Hortense, sur plusieurs points, semble la sœur d'Emma ! L'action se déroule sur de longues périodes d'une vie.

- *L'Escalier de fer* est un court roman de 184 pages, dont l'action, ramassée dans le temps, se déroule à Paris. Paris réduit à ce qu'en perçoit le personnage principal au cours de ses déplacements professionnels et de ses filatures, parfois seulement à partir de cet escalier de fer, véritable « point de vue » sur la réalité.

Et pourtant, les intrigues, si on les ramène à l'essentiel, offrent d'incontestables similitudes. Trois couples y apparaissent successivement, ils sont formés d'une unique figure féminine, Hortense / Louise, désignée dans les deux récits comme « *la patronne* », et de trois figures masculines successives : le premier mari, Courteuse / Guillaume Gatin ; le premier amant, La Vaupalière / Étienne ; le deuxième amant : Médéric / Roger.

1

*Perrine. Revue en ligne
de l'Association des amis d'Hector Malot*

L'ordre interne des deux récits est identique : il suit le passage d'un mari à un premier puis à un second amant (plus jeune que le précédent) et fait se succéder deux crimes étrangement semblables, mais l'ordre de la narration est différent : dans *Complices*, le récit part du second couple (qui n'est pas encore pleinement réalisé) pour remonter à la formation du premier puis du second couple (première partie) ; la seconde partie relate la formation du troisième couple. Dans *L'Escalier de fer*, le second couple est sur le point de se défaire, et la relation remonte vers le premier couple puis suit le troisième : souvenir et soupçon sont les deux moteurs du récit.

L'espace dans Complices

Le drame se déroule à Oissel, dans la maison du notaire. Hector Malot reprend ici le procédé balzacien de la localisation concentrique » : de même que la maison du Père Grandet est au centre de Saumur, ville elle-même centre de la Touraine, la maison du notaire est au centre de la petite ville d'Oissel, elle-même en bordure de la Seine qui la relie à Rouen : « Adossée à la forêt, bâtie le long de la rivière, Oissel est une des petites villes les mieux situées des bords de la Seine ; et, dans Oissel, la maison la plus coquette est celle du notaire » (I,1, p.1).

Le mouvement de la description va vers la maison, pour en revenir ensuite vers la rivière et le pont du chemin de fer, qui mène à Rouen et au-delà à Paris : « Que de fois regardant passer le train qui filait sur Paris, elle avait regretté de s'être bêtement mariée au lieu de se jeter dans l'aventure ! » (I,9, p. 81) / « Les verres de couleur [du kiosque] laissaient la vue s'étendre sur le cours de la rivière, les îles et le panorama du cours de la Seine » (I,1, p. 4).

Ainsi l'espace symbolise le destin des personnages entre retrait et mouvement. La maison du notaire est la « scène du crime ». Sa « distribution » est le fait de Courteheuse, successeur du père Rotin, ou plutôt de sa jeune épouse ; les précisions données par le romancier permettent d'en tracer le plan. Elle donne en façade sur le quai. Aux trois pièces primitives (étude, salle à manger, salon, cuisine), on ajoute une cuisine à l'arrière sur la cour (on entre dans cette cour par une petite porte sur la ruelle) et une pièce en équerre sur le jardin qui devient l'étude des clercs. Les trois pièces antérieures deviennent le cabinet du notaire, le salon et la salle à manger. Un kiosque, le long du mur de façade, donne sur la Seine, on y accède par une volée de marches, côté « jardin ». Au premier étage de la maison, deux chambres communicantes, celle de Courteheuse et celle d'Hortense ; les époux font chambre à part, ce qui est habituel à cette date. Quand Courteheuse fait poser des fermetures électriques, l'interrupteur principal est à la tête de son lit ; Hortense, en le manœuvrant, libère pour son amant La Vaupalière l'accès au salon.

SIMENON INSPIRE PAR HECTOR MALOT ?

On entre donc dans la maison par la porte côté Seine, en traversant le jardin, ou par la ruelle (par la cour). La maison ainsi conçue sert de cadre à la liaison entre Hortense et la Vaupalière, et le kiosque où se passent les soirées des époux Courteheuse, abrite les rêves d'Hortense : « Que d'heures elle avait passées là depuis son mariage, monotones, tristes, vides, exaspérées, désespérées jusqu'au jour où La Vaupalière était entré dans l'étude ; gaies, remplies de souvenirs ou d'espoirs, impatientes ou béates depuis ce moment » (II,9, p. 78).

Ce kiosque devient ensuite le cadre des rendez-vous entre les amants. Mais après la découverte d'une empreinte, il faut trouver un autre abri. C'est le salon qui devient alors l'espace privilégié de la liaison avec La Vaupalière, le refuge des amoureux : « Je t'amènerai dans le salon... Crois-tu que cela ne vaudra pas mieux que le kiosque ? Sans doute, l'escalade, le balcon, le bruit de l'eau avaient leurs côtés romantiques, mais la sécurité a bien aussi ses charmes. Qu'en dis-tu ? » (I, 12, p. 101). La maison ouvre sur l'extérieur, et le kiosque est, pour les époux Courteheuse, un point de vue sur la Seine ; mais Courteheuse est insensible aux charmes de la nature : « Il trouvait naïf autant que fastidieux de donner ses heures de liberté à une femme qui aurait voulu le noyer de sentiment... Aussi peu champêtre que sentimental, il aimait mieux passer son temps avec quelques amis » (I,6, p. 52). / « Rien de ce qu'elle aimait n'avait d'intérêt pour lui : la douceur du soir, la poésie de la nuit... le fantastique des brumes flottant sur la rivière... Bien vite elle y avait renoncé » (I,12, p. 104).

En revanche, Hortense qui rêve de se promener sur les berges de la Seine avec un amoureux, goûte pleinement les douceurs de la forêt : « pour la première fois la forêt lui parlait d'une voix mystérieuse, profonde et vibrante » (p. 159) ; et les deux amants se réfugient dans la nature : « Ils ne tardèrent pas à arriver à un épais fourré, où ils se trouvaient à l'abri des regards et des oreilles aussi bien que dans la chambre la plus solidement fermée » (p. 160). Après la mort de Courteheuse, les projets se précisent : « Que de jolies promenades ils pourraient faire en amoureux échappés... » (I,25, p. 214).

Après La Vaupalière, c'est Médéric qui fera de la botanique avec le pharmacien Turlure : « Il avait été convenu qu'ils traverseraient la rivière et monteraient la côte de Saint-Adrien, du haut de laquelle se déroule l'un des plus beaux panoramas de la Normandie, sur la boucle que forme la Seine d'Elbeuf à La Bouille, et que ferme dans le lointain vapoureux la noire forêt de La Londe » (II,17, p. 346).

Ainsi la sensibilité à la nature sert à caractériser les trois « couples » : Hortense est l'héroïne romantique que transportent les beautés des paysages, pendant que les trois hommes se définissent par

rapport à la nature, du désintéret de Courteheuse à la sensibilité extrême de Médéric.

L'espace dans L'Escalier de fer

L'espace du récit est uniquement parisien (si l'on excepte le souvenir d'un bref séjour de Louise et d'Étienne à Nice, qui ne fait l'objet d'aucune description). L'action se déroule en effet à Paris et plus précisément dans le XVIII^{ème} arrondissement, boulevard de Clichy et dans les rues avoisinantes. L'immeuble où se situent le magasin et l'appartement est boulevard de Clichy, face à la butte : « Les baraques foraines, les tirs et les manèges avaient envahi, comme chaque année le boulevard de Clichy et le boulevard de Rochechouart » (p. 9).

Lorsqu'Étienne rappelle les débuts de sa liaison avec Louise, c'est toujours ce quartier qui en est le cadre : le café des rendez-vous est à l'angle de la rue Lepic et du boulevard de Clichy, et l'hôtel est rue Lepic. Dans la seconde partie, Étienne suit Louise à partir du magasin, d'abord jusqu'au bureau de poste de la place des Abbesses, puis jusqu'à l'hôtel où elle retrouve Roger, à l'angle des rues La Rochefoucauld et La Bruyère.

Liaisons et filature sont donc circonscrites à un périmètre restreint. La disposition de cet espace est singulière : Simenon insiste sur la distribution des pièces par rapport à l'escalier de fer, point d'où part la perception d'Étienne : « L'escalier de fer débouchait dans un coin de la chambre, entre la porte de la salle de bains et celle de la salle à manger » / « Non seulement l'escalier de fer reliait la chambre au magasin mais un tuyau acoustique permettait de parler de la caisse à la cuisine ».

Lorsque le couple se promène dans Paris, c'est dans les quartiers proches : Notre-Dame des Victoires, les Boulevards, plus rarement les Tuileries. Les secteurs que parcourt Étienne lorsqu'il fait le tour de ses clients sont généralement limitrophes (Barbès), plus rarement éloignés comme le quatorzième (il prend alors le métro). Le quartier des Ternes, où Étienne consulte un médecin, est très excentré : il ne risque pas d'y croiser Louise.

La caractéristique essentielle de cet espace est la focalisation sur Étienne : le lecteur ne perçoit que ce qu'il perçoit, soit dans ses déambulations soit à partir de « l'escalier de fer » ou de la chambre : il entend les bruits du magasin, il aperçoit les lumières du boulevard. Remarquable est surtout l'intégration de l'espace extérieur aux relations des personnages : les balançoires, les athlètes « participent » aux ébats conjugaux du couple (comme les amoureux entrevus au restaurant) ; la lumière rouge de la baraque de la diseuse de bonne aventure joue aussi un rôle ; on peut parler de voyeurisme : les perceptions intensifient le plaisir : « Quand ils se couchaient, on voyait se mouvoir dans l'espace, à

SIMENON INSPIRE PAR HECTOR MALOT ?

travers les rideaux de mousseline, toutes les lumières des manèges... Ils entendaient, à peine assourdis, les bruits du dehors ; ils avaient un peu l'impression d'être en bordure de la foule et soudain une voix anonyme, des mots lancés plus haut s'enfonçaient dans leur intimité ». /« Il se rendait compte que les amoureux de la terrasse participaient à leur étreinte et d'autres couples entrevus ce jour-là, tout ce qu'ils avaient pu happer de désir dans l'air de la ville et toute l'excitation brutale du champ de foire » (p. 33). /

Elle n'avait pas allumé. Il était certain d'avance qu'elle n'allumerait pas. Les lumières de la foire, qui battait son plein, tournoyaient dans la chambre en même temps que les musiques entremêlées, les coups de sifflet, la sonnerie de la diseuse de bonne aventure et les cris des filles dans les autos tamponneuses (p. 35).

Les points de vue dans Complices

Le récit des événements adopte différents points de vue parmi lesquels il faut faire une place à part aux « comparses » ou « personnages secondaires » : certes ceux-ci sont, dans la tradition du roman réaliste, les moyens de la peinture de la société, mais ils participent aussi de l'action principale, jouant le rôle d'utilités ou formant, en marge de l'action, une sorte de chœur antique qui en fait le commentaire. Plus éloignés, l'oncle et le curé !

Il y a d'abord, « par ordre d'entrée en scène », la servante Célanie, puis le caissier Boulnois et les clercs : La Vaupalière (protagoniste) et Fauchon ; un nouveau clerc, Léon, apparaîtra à la fin de la première partie. Clercs et domestiques sont les relais entre les événements de la maison du notaire et la petite ville : ils voient et devinent l'intrigue. C'est par leurs yeux que se trace le premier portrait de « *la patronne* » : « La Vaupalière leva les yeux à la dérobée tandis que Fauchon se tournait franchement pour la voir » (p. 29).

Ils sont témoins, successivement, de l'amour qui unit La Vaupalière et Hortense : « Leur amour était de notoriété publique, et dans le pays il n'y avait qu'une voix là-dessus : - Des amoureux » (p. 274), puis de leur séparation : « Quelle surprise dans l'étude !.. Ils vont faire chambres à part. Qu'est-ce que cela veut dire ? » (p. 288).

Boulnois, particulièrement, est le point de vue sur la petite ville : « De son bureau placé près de la porte, il avait vue sur le jardin, la grille et même sur le quai » (I,2, p. 17). Et de manière générale, aucun événement exceptionnel ne se passe sans que toute la ville en parle. Ainsi des visites du médecin : « On ne vit pas le docteur Hanyvel venir et revenir chez Courteheuse sans en parler dans le pays » (I,23, p. 189). C'est en les interrogeant successivement que le pharmacien mène son

enquête : « Ne s'en tenant ni à la bonne ni au petit clerc, il [Turlure] questionnait aussi Boulnois, Fauchon et La Vaupalière quand il les rencontrait » (I,23, p. 190).

Enfin on remarquera qu'au début de la seconde partie (après le crime et le second mariage), la répartition de ces personnages se modifie, comme sur un échiquier : « Dans l'étude, Fauchon occupe maintenant le fauteuil du maître clerc ; Boulnois est toujours à sa caisse ; Léon dépayssant est passé second clerc et a pour remplaçant un gamin du pays... enfin au bureau de Fauchon est adossée une table qu'occupe un clerc amateur Médéric Artaud » (II,1, p. 217).

C'est Turlure, à la fois maire et pharmacien, qui mène l'enquête et établit le lien. Sa fonction sociale est double, dualité qui apparaît quand il énonce son identité dans le cabinet du notaire, dès les premières pages du roman : « Turlure, Auguste-Jean-François... ne me qualifiez pas de maire ; ma profession simplement : pharmacien, puisque c'est en qualité de pharmacien que j'agis ; de première classe, n'est-ce pas ? et bien entendu, énumérez mes titres honorifiques : officier de l'Instruction publique, chevalier du Mérite agricole » (I,3, p. 19). Tel un nouveau Homais, « c'est chevalier de la Légion d'honneur qu'il voudrait être » (p. 26). Il est à la fois ambitieux et homme de science, féru de botanique ; sa vie est retracée par l'oncle Gibourdel dans la seconde partie (p. 234-239).

D'un bout à l'autre du récit il est l'enquêteur : Il examine et mesure l'empreinte de pied dans le jardin, Il discute avec Courteheuse et Hortense (p. 122) d'une précédente affaire d'empoisonnement : « Si vous saviez comme l'empoisonnement est un crime difficile à découvrir et qui dérouté les recherches ! ». Il analyse le cheveu de Courteheuse et les mouchoirs tachés de sang, interroge Médéric « de son air policier ». Les conversations entre Turlure et sa femme sont un commentaire suivi de l'action ; ainsi quand le couple La Vaupalière fait « chambre à part » : « Ce fut surtout dans le ménage Turlure que ce changement produisit l'impression la plus forte ; chez les autres, il n'y avait que de la curiosité, chez eux, il y eut de l'inquiétude » (II ,10, p. 290).

Les Turlure évoquent la liaison entre La Vaupalière et Rosa Mialoux. Puis le pharmacien s'interroge sur un empoisonnement éventuel par la teinture. Ses préoccupations retentissent sur son comportement familial et il s'en ouvre à sa femme Têt-Bonne (p.309) : « Cette affaire sera mienne » (p. 329). Il songe même à arrêter le notaire (p. 338). Après avoir interrogé un camarade chimiste, il abandonne l'idée d'un empoisonnement entre les époux La Vaupalière mais en arrive au premier crime : « C'était de leur complicité que naissaient leurs accusations » (p. 355) / « C'était son devoir d'honnête homme et de premier magistrat de la commune de livrer les criminels à la justice ».

SIMENON INSPIRE PAR HECTOR MALOT ?

Enfin, il manipule Hortense en lui affirmant que son époux veut l'empoisonner et déclenche ainsi tout le mécanisme du dénouement. Sa déposition, capitale, occupe une moitié du dernier chapitre : six pages et deux heures ! Le Président lui rend hommage (mais il n'aura sans doute pas le ruban rouge et se contentera du ruban violet, « le demi-deuil des grandes espérances » (p. 371) ; Homais, lui, aux dernières lignes de *Madame Bovary*, « vient de recevoir la croix d'honneur ».

L'Escalier de fer : Les personnages secondaires

Certains personnages sont de simples « utilités », réduits à un nom, une silhouette et une fonction ; tous sont perçus par Étienne ; par ordre d'entrée en scène, il y a les employés, d'abord Théo le caissier, qui ne quitte son travail qu'à six heures. C'est son fils Roger qui sera l'amant de Louise. Ensuite M. Charles, le magasinier. Le romancier lui consacre une petite biographie, car il se révèle avoir été le témoin du premier mariage (et du crime !). Ils n'ont pas d'autre rôle ; et dans l'avenir qu' imagine Étienne, ce rôle est immuable : « Chaque matin, M. Charles lèverait les volets du magasin ,et M.Théo, dans sa cage vitrée, endosserait sa blouse grise avec des gestes méticuleux » (p.179).

Les médecins (Maresco et Doër) renvoient à la peinture sociale. De même, les bonnes (« Sa femme les choisissait d'un même type », Fernande et « l'alsacienne » ; pourtant, l'une d'entre elles, Charlotte, est l'objet du désir et du fiasco... d'Étienne (p. 26).

Le couple Leduc est également vu à travers le regard d'Étienne : les dîners du jeudi, les parties de cartes les réunissent rituellement. Ils sont les témoins aveugles de l'intrigue qui se déroule. Couple parallèle à celui que forment les protagonistes, ils paraissent s'aimer, dans leur petite vie. Enfin chacun d'eux est le confident (complice ?) des deux époux : Mariette est la confidente et même l'entremetteuse de Louise, Étienne prie Leduc de garder le silence (p. 154).

Les intrigues ou double histoire de trois couples

Complices :

L'intrigue de *Complices* est simple et présente une progression presque mathématique, fondée sur le « remplacement » ou la « substitution ». Une figure féminine unique, Hortense, en est le point fixe ; à la fois héroïne romantique, sensible à la nature et avide de grands sentiments, elle ressemble à Emma Bovary dont elle a un peu les traits et la silhouette. Mais cette similitude n'est pas essentielle : si Hortense, comme Emma, est déçue par le mariage (« Le mari qu'elle avait pris et le mariage qu'elle avait fait ne valaient pas mieux l'un que l'autre », p. 78), elle est beaucoup plus calculatrice, et cela, dès son premier mariage : « C'était cette question [la tare de sa naissance] qui lui avait fait accepter Courteheuse. Mari, notaire, cela suffisait pour l'heure présente. Plus tard, elle verrait » (p. 73).

Elle est doublement désillusionnée : « Avant qu'elle se mariât, elle avait cru avoir de l'amour, mais le bonheur qui aurait dû résulter de cet amour n'étant pas venu, il fallait qu'elle de fût trompée, songeait-elle ». C'est elle qui organise, trouve les solutions à toutes les difficultés ; capable de tout et même du crime : « Quand une femme aime un homme comme je t'aime, rien n'existe au monde que son amour à qui elle est prête à sacrifier tout et tous » (p. 95). Déçue une seconde fois par La Vaupalière, elle le fait condamner pour le remplacer par le jeune Médéric.

Trois hommes successivement font donc couple avec Hortense.

Courteheuse, rustre (comme Charles Bovary, mais, à la différence de ce dernier, il n'aime pas sa femme et ne l'a épousée que pour la dot ; il continue d'ailleurs, après le mariage, à mener joyeuse vie à Rouen). Et le romancier met l'accent sur l'équivalence des deux bassesses : « De même que Courteheuse ne l'avait épousée que pour payer sa charge avec la dot qu'elle lui apportait, de même elle ne l'avait accepté que pour qu'il la tirât du couvent » (p. 78).

La Vaupalière, plus jeune et plus raffiné, a eu des maîtresses : « Elle n'était pas sa première maîtresse, il s'en fallait de beaucoup ; car, dès sa sortie du collège, joli garçon comme il était, avec sa tête fine, sa barbe blonde frisée, ses yeux profonds, ses dents éblouissantes, sa démarche élégante et ferme, il s'était tout de suite classé dans la catégorie des hommes à femmes » (p. 167). Dès qu'il cesse d'aimer Hortense, son intérêt le guide vers Rosa Mialoux. Hortense en l'accusant, crée la « complicité » : « Pour qu'il y ait un Courteheuse, il faut un La Vaupalière ! » (p. 332).

SIMENON INSPIRE PAR HECTOR MALOT ?

Médéric enfin, un « jeune homme charmant, bien élevé, délicat dans ses goûts, honnête dans ses sentiments » (p. 243) et sur lequel veille sa mère : « C'est Bébé ce garçon-là ! » (p. 218) Ultime passion d'Hortense, c'est pour lui qu'elle fait condamner La Vaupalière.

L'Escalier de fer

Ici aussi, une seule figure féminine, Louise, qui détient le pouvoir et l'argent : elle est la patronne, depuis toujours. Elle est celle qui agit, décide de tout, y compris des ébats conjugaux. « C'était elle qui depuis la mort de son père et déjà du temps de son premier mari dirigeait la papeterie » (p. 21). Physiquement, elle est définie par ses cheveux d'un noir luisant, son visage aux lignes pleines et fermes, la riche maturité de ses formes : « Il était toujours tenté de l'imaginer nue » (p. 30). Sa sensualité fascine et enferme Étienne ; il en a presque peur. Toutes les scènes d'amour sont dirigées par Louise : « Tu viens ? ».

Mariette n'en est que le « faire valoir », elle est le « trait d'union », l'entremetteuse.

Trois hommes également. Du premier mari de Louise, Guillaume Gatin, on ne sait presque rien : « c'est l'homme qui était resté couché si longtemps dans cette chambre ». On évoque sa silhouette : « un homme corpulent, d'une quarantaine d'années, avec des moustaches brunes » (p. 82). Il est « l'autre ». A la fin, « il ne pesait pas plus qu'un enfant de dix ans », dira la concierge (p. 123,172).

Le second amant, le jeune Roger, n'est lui aussi qu'une silhouette : « le chapeau de Louise empêchait de distinguer le visage de l'homme » (p. 169). puis un bref portrait : « plus grand [que son père], large d'épaules, les cheveux sombres plantés bas sur le front et les yeux bleus sous d'épais sourcils » (p. 170).

C'est évidemment Étienne qui est le personnage masculin essentiel ; il forme avec Louise un couple « noir », de complices : ce couple solitaire ne reçoit que les Leduc, son miroir ; ils ne sortent qu'ensemble, et un lien sensuel les unit, ressenti comme coupable par Étienne :

Ils avaient été deux solitaires qui cherchant à creuser toujours plus avant leur solitude avaient réduit leur univers à leur appartement, à leur chambre, à leur lit, s'y battant désespérément contre l'impossibilité de s'intégrer plus complètement l'un à l'autre qu'il n'est permis à un mâle et à sa femelle (p. 174).

Finalement, notre intuition première peut se justifier : si les deux romans sont certes bien différents par leur cadre et la représentation de la société qu'ils proposent, il est curieux de constater une parenté de sujet :

une relation entre une femme passionnée et agissante et trois personnages masculins : un jeu de substitution qui fournit la trame des récits, de Courteheuse à Médéric et de Guillaume Gatin à Roger. Cette figure féminine clôt, triomphante, le roman d'Hector Malot :

Elle avait paru...dans les couloirs, Médéric était là pour la recevoir.
Elle se jeta dans ses bras.

- A toi, pour la vie, à jamais.

Et il l'emporte dans une voiture qui les attend rue Saint-Lô.

Tandis que c'est la victime, Étienne, dont l'image occupe les dernières lignes du récit de Simenon :

Ce ne fut que tard dans la nuit, à l'heure la plus froide, celle qui précède l'aube, qu'un agent découvrit Étienne Lomel sur un banc, la moitié du visage arrachée, les doigts crispés sur son revolver.

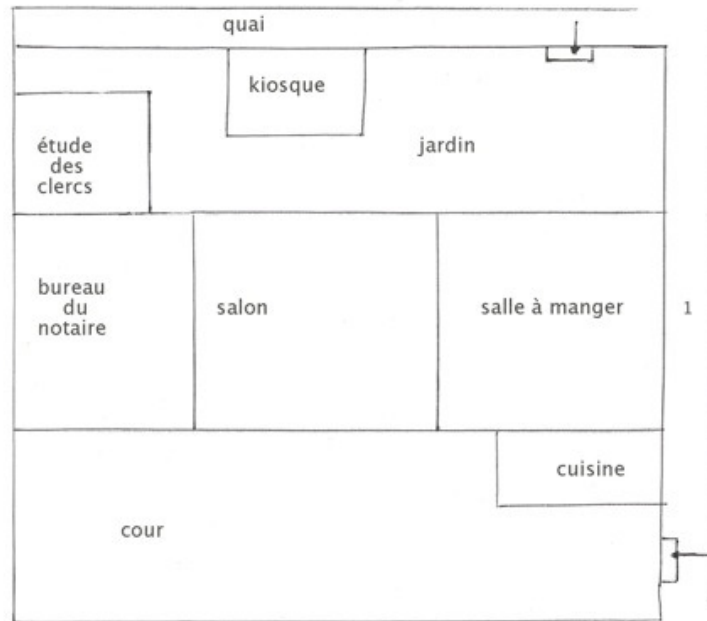
Ainsi la noirceur des deux récits se conjugue en énergie ou en faiblesse.

En annexes, pages suivantes :

- Plan de la maison du notaire dans le roman d'H. Malot.

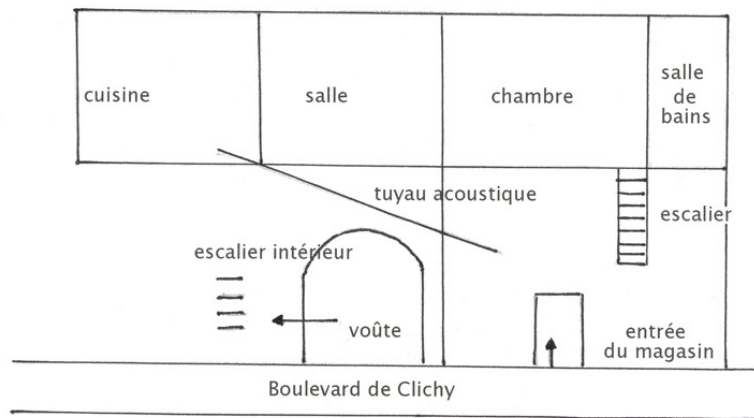
- Plan en coupe du magasin dans le roman de G. Simenon.

SIMENON INSPIRE PAR HECTOR MALOT ?



1 ruelle

Complices : plan de la maison du notaire



L'escalier de fer : plan en coupe